

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 31 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Et maintenant j'attends les sergents de ville. La bonne entra.

—Monsieur a sonné ?

Il y eut une seconde de silence, et vraiment ce fut un moment solennel, qui décida de la vie de ces deux hommes. Si Gironde donnait suite à son dessein, c'est que Patoche se trompait, abusé par une ressemblance. S'il renvoyait la domestique, c'est qu'il avouait. Patoche était dans une cruelle anxiété, mais il n'en faisait rien paraître et il tournait béatement ses pouces. Quant à Gironde, un pli au front, les yeux plus sombres que d'habitude, les dents serrées, le nez aminci, il présentait tous les symptômes d'une colère intérieure terrible. La bonne répéta, croyant que son maître n'avait pas remarqué sa présence :

—Monsieur a sonné ?

Pierre Gironde fit un geste brusque pour lui indiquer de sortir et d'une voix étranglée, méconnaissable :

—C'est bien, je n'ai plus besoin de vous.

—A la bonne heure ! fit Patoche souriant.

La bonne sortit un peu interloquée. Elle avait à peine refermé la porte que Patoche se levait et allait à Gironde, les deux mains tendues et le tutoyant.

—Je te pardonne, mon fils. La santé est bonne, Gironde était accablé. Blême, on eût dit qu'il venait de commettre un crime. Ses doigts entre lacés se tordaient. Enfin il parla :

—Que venez-vous faire ici ? Que voulez-vous de moi ? Que puis-je avoir de commun avec vous ?

—Tu me fais beaucoup de chagrin, mon fils. Non, certes, je ne m'attendais pas à être reçu par toi de cette façon. Et voilà comme tu me récompenses de mes bienfaits ? Moi qui, d'un mot, aurais pu t'envoyer au bagne ? Enfin, je suis philosophe. J'oublierai. Dis donc, où as-tu été pêché ce nom de Gironde ?

—Peu vous importe.

—Ne nous fâchons pas, hein ? Je viens ici pour te proposer une affaire et non pour chercher une querelle. Tu es bien, Moriani ?

—Oui. Après ?

—Patience. Tout vient à son heure. Pourquoi as-tu changé de nom ?

—Parce que je voulais vous échapper, parce que sous mon nom de Moriani, je me sentais votre esclave, parce que je me disais que sous votre apparente générosité d'autrefois devait se cacher quelque sinistre projet pour l'avenir !

Patoche ricana.

—Pas mal raisonné, cela, mon garçon. J'ai besoin de toi.

—Vous êtes pauvre. Je ne suis pas riche, mais je puis vous secourir. Voulez-vous quelque argent ?

—C'est gentil, ce que tu me proposes là, mon enfant. Mais je n'ai pas besoin d'argent. De l'argent, j'en aurai bientôt, plus que j'en ai jamais eu, et toi aussi. Je ne viens donc pas t'en demander, tranquillise-toi, je viens t'en offrir.

—M'en offrir ? Merci. Je ne vous demande rien.

—Entendons-nous. Je t'apporte la fortune, mais il faut que tu la gagnes. Ta fierté s'opposerait à ce que tu reçoives une aumône, bien qu'à tout prendre, crois-en ma vieille expérience, quand l'argent que l'on reçoit dépasse vingt francs, ce ne soit plus une aumône, mais un don.

Lassé, toujours sombre et le regard en dessous, Pierre Gironde répliqua :

—Don ou aumône, je n'ai nul besoin de votre argent.

—Soit. Alors, tu me rendras gratuitement le service que je viens te demander.

—Et ce service ?

—Ecoute.

Patoche lui raconta, sans lui nommer Marguerite, Pontalès et Cheverny, l'histoire de l'abandon de Jacques. Moriani l'écouta sans l'interrompre, devinant quelque criminelle intrigue. Il voyait son ancien patron à bout de ressources, il le savait capable de tout, et d'autant plus redoutable qu'il l'avait vu à l'œuvre, patient, rusé, profondément intelligent. Quand l'homme d'affaires eut fini :

—Pourquoi m'avoir dit cette navrante histoire ? —J'y arrive. J'ai retrouvé ou je crois avoir retrouvé le fils perdu.

—Que n'allez-vous, en secret, le conduire à sa mère.

Patoche haussa les épaules.

—Et après ?

—Vous serez récompensé par elle, sans doute.

—Le crois-tu ? Crois-tu que c'est un service à rendre à une femme que d'aller jeter un enfant dans sa vie, au risque de tout faire découvrir du passé à son mari ? Puis, en supposant même que la mère m'en soit reconnaissante, ce dont je doute, comment se manifestera cette reconnaissance ? Par quelques billets de mille ? Fi ! Je vaudrais, ou plutôt nous valons mieux que cela. J'avais bien songé à tout révéler au fils.

—Prenez garde, si le fils est un gredin, il peut abuser de ce secret et n'avoir pas pitié des larmes de sa mère.

Patoche eut un regard ironique et dur.

—La chose aurait marché toute seule si le fils avait été un gredin ; malheureusement le fils est un très honnête garçon, et voilà pourquoi j'ai songé à toi, André, à toi qui peut me tirer de peine.

—Je n'ose comprendre, fit le jeune homme.

—Si tu n'oses comprendre, c'est que tu comprends.

André cacha ses yeux dans ses mains. Toujours la même rage grondait dans son cœur. Ses doigts s'enfonçaient dans son crâne, à travers la forêt épaisse de ses cheveux noirs, et faisaient saigner sa chair. Tout à coup, relevant la tête :

—Expliquez-vous. Ce que vous rêvez, ce que je devine est atroce, mais je ne veux pas croire que cela soit possible, s'il vous reste du cœur expliquez-vous.

—Si le fils n'avait pas été si honnête homme, je serais allé le trouver et je lui aurais dit : "Voilà mon secret. Part à deux !" Eh bien, André, tu n'as pas les mêmes scrupules, toi, j'en suis certain, et ce fils, tu le remplaceras.

—Achevez, on dirait que vous hésitez ? Vous avez sans doute horreur de ce que vous allez dire ?

—Ma foi non, j'achève. Il ne s'agit pas de te substituer complètement au fils dont je parle. Non. C'est usé, cette intrigue-là. C'est vieux jeu. Nous ferons, si tu veux, plus moderne. Ecoute-moi bien.

—Oh ! certes, je vous écoute et je ne perds pas une de vos paroles.

—A quoi bon te substituer, je répète le mot, complètement et pour toujours à ce fils ? De quelle utilité cela serait-il pour nous ? D'aucune. Au contraire, ce serait un embarras. Ce que je veux, c'est te voir, pour trois ou quatre mois, prendre le nom que je te donnerai, appeler ta mère la femme que je t'indiquerai et lui raconter aussi souvent qu'elle le voudra l'histoire que je te dirai. Pendant ces trois ou quatre mois je ne resterai pas inactif, de mon côté, je te prie de le croire, et au bout de ce laps de temps, nous aurons, toi et moi, de quoi vivre de nos rentes.

—Pour avoir fait un pareil rêve, il faut que vous soyez encore plus lâche et plus misérable que je ne vous ai connu.

—Ne débinons pas les amis, s'il te plaît. En fait de gredinerie, mon garçon, tu n'as rien à me reprocher et nous pouvons nous donner la main. Voyons, réfléchis un peu avant de me lancer tes injures à la face. Est-ce donc un bien grand crime, ce que je te propose là ? Pas du tout. Une supercherie, rien de plus. La femme que je te ferai connaître a eu un fils. Elle l'a perdu. Elle le

croit mort. Mais elle n'en est pas sûre. Aucune preuve. Vos âges concordent. Tu l'appelles ta mère. Elle n'a pas perdu le souvenir du fils perdu. Elle le pleure en secret. Quand tu apparais c'est une joie pour elle. Une crainte aussi, je ne me le dissimule pas, parce qu'il y a le mari et que le mari ignore tout et doit continuer de tout ignorer. A cela près, la voilà heureuse, ta mère parce qu'elle t'a retrouvé. Tu es gentil avec elle, aimant, respectueux. Elle goûte toutes les joies de la maternité ; elle ne se doute de rien, car la voix du sang, ça n'existe que dans les romans et les drames de l'ancien temps, et ce sont des histoires à dormir debout. Puis, quand j'ai fait ma pelotte, ta mère est riche et m'aidera à tourner mon fil, tu es pris d'une belle passion pour les voyages, tu en parles à ta mère et tu quittes la France ; de temps en temps, tu donnes de tes nouvelles avec prudence, car il ne faut pas compromettre la pauvre femme, tu écris ; si tu reviens en France tu te ménageras avec elle quelque rendez-vous. Ce sera parfait. Et retiens bien ceci : Ta mère aura éprouvé, en te retrouvant, le plus grand plaisir ; mais ce plaisir se sera émoussé peu à peu et peu à peu sera devenu une gêne, puis un ennui, puis une crainte. Toujours à cause du mari. De telle sorte que lorsque tu parleras de t'expatrier pour chercher fortune ailleurs, tu seras tout surpris d'entendre ta mère t'encourager. Le jour de ton départ elle pleurera bien encore, mais au fond quel débarras, et le soupir douloureux qui accompagnera ton départ sera également un soupir de soulagement. Dans tout cela, qu'auras-tu à te reprocher ? une supercherie, une simple, modeste et innocente supercherie. Je dirai plus, tu auras fait une bonne action, puisque tu auras rendu le bonheur à ta mère. Et maintenant je te remercie de m'avoir laissé parler sans m'interrompre et si tu as quelque objection à me faire, je t'écouterai de même. Parle, mon fils, parle.

Gironde restait silencieux. Et toujours son regard fuyait Patoche. Il se sentait entre les mains de cet homme. Et c'était vainement qu'il cherchait les moyens de lui échapper. Enfin il fallait répondre. Il essaya de supplier.

—Vous ne m'obligerez pas à une pareille infamie, dit-il. Vous ne pouvez point m'associer à vos crimes parce que j'ai eu jadis un moment d'oubli. Je ne vous empêcherai pas de donner suite à votre intrigue. Je vous garderai le secret. C'est tout ce que je puis vous promettre, mais n'exigez pas de moi que je joue devant cette mère une aussi odieuse comédie.

—Il n'y a pas là de comédie. Tu te laisseras aimer et c'est tout.

—Non, jamais je n'y consentirai.

—Réfléchis, mon fils. Outre la fortune que je te promets, je te donnerai, ce qui est plus précieux pour toi que la fortune, le papier que tu connais signé par deux témoins qui vivent toujours, car ils sont en excellente santé, tes amis Simon et Lequet. Ce papier, tu dois y tenir. Moi, je n'y tiens pas du tout, je m'empresse de te l'avouer.

—Jamais ! murmura Moriani.

—Tu es fou. C'est ta perte.

—Soit donc.

—Et qui me prouve que depuis que tu m'as quitté, tu ne t'es pas rendu coupable de quelque méfait ?

Moriani releva la tête.

—Je le jure !

—Oh ! tes serments !

—Ce nom de Pierre Gironde n'est pas le mien, en effet, mais devais-je garder mon nom, puisque vous pouviez le déshonorer si la fantaisie vous en venait ? Vous m'avez retrouvé. Il a fallu le hasard.

—Le hasard, oui, mon fils.

—Ce nom de Pierre Gironde était celui du frère de ma femme qui est morte de misère et de privations, et pour laquelle j'ai volé votre caisse.

—Avec effraction, mon fils, rappelle-toi, avec effraction.

—Pierre était mort. Aimée était morte. Ils étaient orphelins depuis longtemps. Tous les papiers étaient dans une malle qui appartenait à Aimée. Un casier judiciaire, au nom de Pierre, son extrait de naissance, enfin tout ce qu'il me fallait pour exécuter mon dessein. Je quittai la rue